



© Hani Amra

CASUAL MATTERS No. 3

Quatre

Parmi les ouvrages que mon père avait achetés et lus, l'*Encyclopédie contemporaine* proposait un double volume : *La Montée du nazisme* et *La Chute du nazisme*. Je parcourais ces ouvrages noirs, barrés d'une croix gammée rouge, avec une réelle crainte. Aujourd'hui encore, je ne suis pas vraiment certain d'avoir été autorisé à consulter ces livres, qui étaient rangés sur une haute étagère de la bibliothèque. Mais je n'imagine pas que mon père m'ait un jour interdit quoique ce soit, particulièrement s'il était question de chercher à comprendre le monde, même s'il s'agissait des pires horreurs commises par l'homme. Dans l'un de ces volumes, un chapitre était consacré aux expérimentations médicales effectuées sur certains des prisonniers, par les équipes scientifiques nazies, aux méthodes si dispendieuses en *cobayes*. À Dachau, je remarquais que les homosexuels servaient bien souvent de matériau. Si, à Auschwitz, les docteurs Josef Mengele et Carl Clauberg utilisaient les homosexuels et les mutilaient pour des expériences sur le genre, la génétique et la stérilisation – on peut aisément imaginer les procédés ! –, à Dachau, les docteurs Rascher et Romberg employaient les prisonniers pour expérimenter les phénomènes de pressurisation, les effets du vide et ceux de l'altitude, notamment afin d'améliorer les conditions

et les performances des pilotes de la Luftwaffe. Après avoir parcouru des pages entières au long desquelles j'étais plongé, fasciné et tourmenté, au milieu de hordes de prisonniers faméliques, sortes de spectres qui témoignaient d'une monstrueuse atteinte à l'idée d'humanité, quand elle en est réduite à sa plus ténue expression – de la peau tendue autour d'un regard où pouvaient se lire toute la détresse et l'épouvante du monde, mais encore la minuscule flamme, inhérente à la vie, qui exprime la possibilité d'une lueur d'espoir – je parvenais toujours jusqu'à une page, que sans doute je cherchais inconsciemment, où était imprimée l'image en noir et blanc d'un jeune homme suspendu à un harnais, vraisemblablement sans vie. Une expérience de pressurisation l'avait tué. Son visage était incliné vers le sol. Ses cheveux rasés laissaient apparaître un crâne aux contours d'un tracé tout en rondeur. Son front, bas et parfaitement dessiné, était plein d'intelligence, où demeurait inscrite une ride de tourment, la trace d'un doute, peut-être même le signe d'un début de colère. Son petit nez si droit était d'une réelle virilité, qui aurait pu appartenir au profil d'un légionnaire romain ou à celui d'un jeune officier napoléonien. Sur sa bouche, un *doigt de l'ange* marqué relevait sa lèvre supérieure dans une puérile moue de mauvaise humeur, aussi dubitative que d'une terrible sensualité, couronnant un menton droit et masculin, où venait fondre la ligne somptueusement racée d'une mâchoire de jeune lutteur. Ses yeux étaient fermés comme s'il dormait. Il était simplement mort. D'une beauté inattendue, il avait été assassiné parce qu'il aimait ses semblables. Corps et âme, je ne pouvais en douter.

Ce fut sans doute mon premier amour, d'une adoration par laquelle je me choisisais un étrange destin : je savais que, plus tard, je serai un paria ; je connaissais qu'un jour je dessinerai

ma voie du côté des réprouvés et de ceux que l'on sacrifie ; je rejoindrai les proscrits que l'on immole de toute éternité pour avoir osé vivre ce qu'ils sont.

Tétanisé d'effroi et de plaisir, de désir plutôt, je voyais donc ici naître et grandir mon premier amour. Mon cœur battait sourdement d'une émotion gonflée d'une singulière empathie, immense et terrassante, mue par une énergie folle et qui aurait été capable de me réduire à néant : dans mon imaginaire, ce jeune martyr endossait la figure d'une sorte d'Icare, un ange dont le vol se serait brisé contre le vide d'étranges limbes. J'éprouvais mes premiers émois, platoniques s'il en fut, pour un homme implosé : mon sentiment amoureux avait germé où déjà il devait cesser, dans un retournement sur soi, contre lui-même, ne pouvant que l'anéantir. Par cet effet d'aspiration, il m'attirait dans la tourmente de son Histoire. Ainsi, se constituait dans ma mythologie la figure d'un personnage arpentant les airs, pris dans le suspens d'un vol sans fin et sans but, ou dans une chute intarissable, comme un plongeon au cœur de l'infini du néant, que je retrouvais plus tard sur les remparts de Saint-Jean-d'Acre, d'où de jeunes Palestiniens font aujourd'hui encore montre de leur bravoure en se précipitant dans l'écume de la Méditerranée – rejoints par Accattone sur le pont Saint-Ange à Rome –, comme le faisaient mes jeunes voisins depuis les rochers noirs d'El Hafâ dans les eaux du détroit. Le même plongeon que celui de la lame d'Abraham fendait l'air pour aller s'abattre sur la gorge d'Ismaël, avant qu'elle ne soit retenue par la main d'un archange. Tant d'autres figures, appartenant au même mouvement et aux mêmes empreintes et sentiments, plus qu'à de réelles réflexions, n'allaient plus cesser de me hanter.

Je ne sais pas par quelle association d'idées – ou peut-être en ai-je une vision bien trop précise –, je me suis encore identifié au cortège de fantômes, à moitié nus ou couverts de loques et de rayures, de détresse et d'abandon, procession étique et sale, misérable, qui me conduisait à l'image de mon dormeur du val. Je serai un Juif, car là était la tribu, celle de mon humanité qui, au fil des pages que je tournais quand j'ouvrais ce livre infâme, me conduisait comme si elle m'y avait poussé jusqu'à l'icône de ma dépouille aimée. Je serai juif, car j'appartenais à ce livre : mon portrait y était imprimé sur chacune des pages ; mon histoire y était racontée dans chacune des lignes. Je serai un homme de cet autre Livre, insoupçonné et encore celé, celui qui relate l'histoire des marges, stigmatisées et martyrisées, éternellement sacrifiées. Le *Livre des Marges*, mon incunable imaginaire, déjà dressé par Edmond Jabès en un autre temps, d'autres lieux et d'autres préoccupations, pourtant finalement si peu éloignées des miennes. Je me trouvais ainsi une nation, une foi, un mythe et une nouvelle Jérusalem, indiscutablement céleste, élevée dans et par le Verbe. J'appartiendrai au peuple de la parole et à celui de l'écriture, ma seule Nation possible.

Plus tard, le hasard – mais le hasard existe-t-il vraiment dans l'enchaînement des événements majeurs qui construisent nos vies ? – et l'expérience m'ont permis, si ce n'est obligé, de vivre au Proche-Orient. Déjà, quand j'avais à peine vingt ans, j'avais effectué deux longs voyages à Jérusalem pour y retrouver celle qui était mon amie, Judith Darmont. Je voulais partager son *alya*. Par la suite, un nouveau séjour long de quatre années, sous un contrat signé avec le ministère français des Affaires étrangères, m'a amené à vivre de l'autre côté du sinistrement célèbre mur : j'ai été acculé, et j'insiste sur la contrainte que cela m'a

représenté, à découvrir quels sont aujourd'hui les martyrs et les réprouvés que notre temps laisse crucifier ou sacrifier : les héritiers de la Palestine. C'est alors que je compris que, plus qu'à une tribu, *j'appartiens à un côté du monde*.